

Taslima Nasreen

À la recherche de l'amant français

Roman

Traduit de l'anglais
par **Marion Barailles**

Les Éditions Utopia

Collection Dépasser le patriarcat

Ouvrage original

Farasi Premik

Ananda Publishers (Calcutta) 2002

Les Éditions Utopia

contact@editions-utopia.org

www.editions-utopia.org

www.mouvementutopia.org

Diffusion: CED

Distribution: Daudin

© Les Éditions Utopia, octobre 2015

De Dumdum à Charles de Gaulle

La jeune femme, drapée dans un sari de soie rouge, lèvres gercées, oreilles, nez et mains parées d'or, sortit de l'avion en dévisageant toutes ces personnes blanches qui l'entouraient, et manqua de trébucher sur l'escalier mécanique ; elle traversa l'aéroport en suivant le mouvement de la foule, au milieu des bavardages et du bourdonnement. La foule finit par s'immobiliser, formant une file d'attente improvisée – un immense boa constrictor – rappelant celles qui s'étirent devant les magasins de rationnement alimentaire quand le riz est vendu à prix cassé. La jeune femme voulut contourner la queue du serpent et tenta de se faufiler. Mais les autres se mirent à crier, toi là avec le sari rouge, retourne derrière. Elle passa sa langue sur ses lèvres gercées, et battit en retraite vers la queue, tout au bout, tout au fond, à la place des indigents. Le boa serpentait rapidement. Seule la queue resta coincée dans les buissons épineux.

Un bindi à moitié étalé sur le front et les cheveux maculés de sindoor, la jeune femme se retrouva face à un noir et un blanc. Elle dépassa le noir et s'avança vers le blanc, préférant le brillant clair de lune à la sombre lune nouvelle. Le noir appela, vous là-bas, par ici. Sari Rouge, dure d'oreille, se planta devant le blanc, affichant un sourire

gracieux. Ne ressemblait-elle pas à la déesse Durga, comme cela ? Mais le blanc se fichait bien des déesses. Sans même lever les yeux, il fit un signe vers le noir. Sari Rouge n'était pas malvoyante. Deux pas vers la gauche l'emmèneraient devant le noir. Elle n'avait pas envie de faire ces pas.

Noir avait les dents en avant. Piquée au vif, la jeune femme s'avança vers lui.

« Passeport », fit une voix tonitruante tout droit sortie des profondeurs cavernueuses de Dents-en-Avant.

Elle montra le passeport bleu foncé, comme elle avait vu faire les gens de la tête et du corps du boa. Dents-en-Avant fondit dessus et s'empara de sa proie : une souris indienne dans les serres d'un aigle noir. Dents-en-Avant avait mis la main sur un grand trésor. La jeune femme remarqua qu'il semblait saliver rien qu'à l'examiner.

« Billet. »

Pas de proie ballante cette fois, elle plaça le billet de deux pages dans sa patte noire : Dumdum-Charles de Gaulle-Dumdum – 22 février-21 mars 1999.

La souris passa sous le scanner, une, deux, trois fois.

Cri : Que venez-vous faire ici ?

Les lèvres gercées remuèrent : Retrouver mon mari.

Cri : Dans quel hôtel allez-vous séjourner ?

Sari Rouge venait de l'hôtel de son père et se rendait dans celui de son mari. La vie passerait entre un hôtel et l'autre.

Cri : Quelle adresse ?

Un minuscule bout de papier passa dans ses mains : 112 rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris.

Cri : Combien d'argent avez-vous ?

Deux cents dollars tombèrent dans ses pattes.

C'est tout ?

La main de la jeune femme fouilla le sac avec empressement, et du fond de celui-ci, avec quelques fleurs séchées, deux boutons, la coque d'une cacahuète et une moitié d'orange, elle remonta 1 225 roupies.

Dents-en-Avant gratta ses épais sourcils de deux doigts, et demanda à voix basse :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle soupira et répondit :

« C'est mon argent.

– Argent ?

– Oui, argent. La devise de l'Inde », dit-elle d'un ton sévère.

Dents-en-Avant n'avait jamais vu d'argent comme ça. Le blanc jeta un coup d'œil et plissa le nez comme si on avait soudainement mis une crotte devant lui. Un nouveau boa se formait derrière la jeune femme, s'allongeant minute après minute, et s'agitant impatiemment. Sans ce désagrément rouge, il aurait déjà franchi la barrière depuis longtemps. La jeune femme aussi avait l'impression d'être un désagrément.

Le blanc contracta son menton, remua son doigt blanc, et dit :

« Toi là, Sari Rouge, va attendre dans ce coin. »

Le désagrément avait été évacué, envoyé au coin.

Le nouveau boa avança à bonne allure, la tête, puis la queue. Pas un seul passeport ne fut scanné. Personne n'eut à sortir de l'argent de son sac. Personne ne fut envoyé au coin, la jeune femme resta seule. Elle avait l'impression que le coin était comme la cage d'un zoo. Tous ceux qui passaient devant elle la regardaient à travers les barreaux invisibles – ils voyaient un étrange animal, aux yeux noirs, aux cheveux et à la peau sombres. La jeune femme maintenant son regard rivé au sol. Les yeux de la coupable.

Quand Dents-en-Avant se pencha vers le blanc et rit en saluant le dernier glissement de queue du boa, elle franchit la ligne, un pas après l'autre, et dit d'un air contrit au blanc :

« Tout le monde est parti. Puis-je y aller maintenant ? »

La tête du blanc commença à se balancer. Elle ne comprenait pas ce que cela voulait dire : si elle ne pouvait pas

y aller, ou si le blanc était subitement saisi d'une mélodie irrésistible qu'il ne pouvait s'empêcher de suivre.

Noir vit Blanc balancer la tête, et sortit de la cabine de verre.

Cri: Avance.

Noir s'arrêta devant une salle aux murs recouverts d'acier. Sari Rouge était juste derrière lui. Dans la pièce se trouvaient deux hommes blancs en uniformes bleus, assis sur deux chaises. L'un était âgé et l'autre plus jeune. Noir remit son butin au plus âgé, et sortit. Le plus jeune était en train de rire, mais quand ses yeux tombèrent sur la fille il ravala son rire et afficha à la place une douloureuse expression rappelant les affres de l'accouchement.

Le plus âgé avait l'air impuissant et ne portait pas le moindre signe de souffrance sur son visage, qui était aussi froid que l'acier des murs. Elle se serait certainement brisé les doigts en toquant dessus.

Il demanda dans un anglais hésitant:

« Vous parlez français ?

– Non, répondit-elle dans la même langue.

– Que parlez-vous ?

– Anglais.

– Ça va pas le faire. »

La surprise fit osciller la jeune femme comme un pendule. Elle ne s'imaginait pas qu'il y eût au monde un seul endroit où l'anglais pût ne pas le faire. À Calcutta, la connaissance de l'anglais séparait les civilisés des sauvages. Elle avait toujours cru que les gens civilisés, dans n'importe quel pays, parlaient tous anglais couramment.

Le plus vieux aboya :

« Tu parles quelle langue ?

– Bengali, répondit-elle d'une voix faible.

– Bengali, ça va pas le faire non plus. » Cette déclaration ne surprit guère la jeune femme. Mais elle ne s'attendait pas à sa remarque suivante :

« Nous allons devoir faire venir un interprète. »

L'interprète la bombarderait de questions. Si les réponses étaient satisfaisantes le jury se déclarerait en faveur de la liberté, et sinon... on la renverrait d'où elle venait, où que ce fût.

Deux paires d'yeux, celles de Face-d'Acier et de Contractions, l'examinèrent de la tête aux pieds. Face-d'Acier ferma les yeux, et lui indiqua de s'asseoir sur une chaise dans le coin. Sari de soie, bindi étalé, lèvres gercées partirent s'asseoir au coin, où se trouvaient trois chaises. Sur la plus proche du mur était assis un homme à la peau très sombre, vêtu d'une robe vert clair. Il avait une tête pleine de cheveux emmêlés. La jeune femme prit soin de laisser une chaise vide entre eux.

L'homme tendit son cou de girafe vers elle, et demanda d'une voix rauque :

« Je suis du Sénégal, et vous ? »

Les yeux de la femme restèrent fixés sur le mur d'acier. Mais le corbeau continua de croasser :

« Tu viens d'où ? »

Avant d'atteindre son voisin, la froide réplique rebondit sur le mur où était toujours planté son regard.

« Je ne suis pas du Sénégal. »

Un minuscule oiseau d'orgueil prit place sur son épaule gauche parce qu'elle n'était pas du Sénégal. La jeune femme tint son épaule bien raide. Immobile, elle observa son voisin à la dérobée : aux vilains pieds du Corbeau gisait un sac mauve tout aussi vilain. Il ouvrit le sac et en sortit une bouteille crasseuse, dont il avala le contenu en balançant sa tête en arrière et en ouvrant de grandes mâchoires d'hippopotame. La moitié de la bouteille fut engloutie. Cou-de-Girafe posa à nouveau ses yeux sur la jeune femme.

« Tu veux de l'eau ? »

– Non.

– Toi aussi tu as un faux passeport ?

– Non, dit-elle sèchement.

– Tu viens de Chine ?

– Non.

– Oh, je sais – du Pakistan.»

La femme se leva, son oiseau toujours sur l'épaule. Elle s'appuya au mur sans cesser de le fixer. Un autre homme blanc entra dans la salle et ses yeux suppliants se tournèrent vers lui. Il s'assit à côté du Sénégalais. Elle laissa son oiseau s'envoler, et retourna s'asseoir avec soulagement, à côté du blanc et loin de Cou-de-Girafe. Les vêtements grasseyés du blanc dégageaient une âcre odeur d'urine.

Elle ne s'en formalisa pas le moins du monde, et lui demanda :

« D'où venez-vous ?

– Russie.

– Pourquoi vous ont-ils arrêté ?

– Moscou, répondit-il dans un rictus qui dévoila ses dents jaunes.

– Oh, vous vivez à Moscou alors ? »

L'homme hocha la tête.

« Mon oncle y est allé une fois vous savez. Je crois que c'est une très belle ville. Mon frère va sans doute passer ses vacances là-bas, l'année prochaine. »

Dents-Jaunes sourit.

L'odeur d'urine assaillit de nouveau le nez de la jeune femme.

« Je viens d'Inde. Y êtes-vous déjà allé ? »

L'homme hocha la tête.

Elle se rapprocha de l'odeur désagréable.

« Vraiment ! Dans quelles villes ? Avez-vous vu Calcutta ?

– Paris, répondit l'homme.

– Oh, vous êtes déjà venu à Paris ? C'est la première fois pour moi. »

La jeune femme ne s'attendait pas à une réponse, mais elle vint tout de même : Moscou.

Cette fois elle tint ses lèvres et ses narines fermées. Elle devinait quelle serait la réponse à sa troisième question.

Question : Savez-vous combien de temps nous allons devoir attendre ici ? Réponse : Vladimir Alexandrovich Stanislavsky.

Pendant ce temps, Face-d'Acier et Contractions jacassaient de bon cœur en français. Elle était incapable d'en déchiffrer la moindre syllabe. Une heure et trente-cinq minutes plus tard, le plus jeune des deux hommes en uniforme bleu tourna sa chaise face aux trois délinquant-es. Il la montra du doigt, et dit dans un anglais net et précis :

« Vous allez devoir rentrer dans votre pays, vous comprenez ? »

Toute trace de contraction avait maintenant disparu de son visage, et son front était lisse.

La jeune femme se leva nerveusement.

« Vous avez parlé d'un interprète – où est-il ?

– On n'a pas pu le trouver. »

Alors qu'elle attendait qu'on lui rende son passeport, son billet et ses autres trésors, l'homme plus vieux revint accompagné d'un autre homme blanc. Celui-ci mâchait du chewing-gum. Ses yeux examinèrent Nila, de la tête aux pieds.

« Nom ?

– De qui ?

– Le vôtre.

– Nilanjana Mandal.

– Raison de votre venue ici ?

– Pour vivre ma vie.

– Avec ?

– Avec mon mari.

– Nom du mari ?

– Kishanlal.

– Age ?

– Je ne suis pas sûre. Il doit avoir dix ans de plus que moi.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-sept.

– Depuis combien de temps vit-il ici ? »

Nilanjana se gratta le cou et répondit :
« Probablement une quinzaine d'années.
– Vous n'en êtes pas sûre ?
– Non.
– Est-il un citoyen français ?
– À ce qu'il paraît.
– Que fait-il ?
– On m'a dit qu'il avait une entreprise.
– On vous a dit – vous n'êtes pas sûre ? Qui a dit que c'était votre mari ? »

Un soupçon d'incrédulité s'attarda au coin de ses lèvres.
Nila regarda autour d'elle et répondit d'une voix nerveuse, avec humilité :

« C'est moi qui l'ai dit. Nous sommes mariés depuis un mois.

– Mais vous ne portez pas le même nom de famille ? »
L'incrédulité s'envola des lèvres de son examinateur et se posa dans ses yeux.

Nila déglutit :

« Ce n'est pas le même parce que...

– Parce que ?

– J'ai choisi de ne pas porter son nom. »

Les battements du cœur de Nila s'étaient accélérés. Son cher mari ne l'avait pas prévenue du fait que si leurs noms n'étaient pas les mêmes, ce serait catastrophique. Il s'était contenté de dire, « Conserve le nom et l'adresse à portée de main, et le certificat de mariage avec toi. Tu n'en auras pas besoin, mais juste au cas où. Tu as un vrai passeport, un vrai visa – il n'y a rien à craindre. »

Sans que personne ne le lui demande, Nila fouilla dans son sac et en sortit la longue feuille de papier.

« Voilà, c'est notre certificat de mariage.

– Le certificat de mariage de qui ? interrogea Face-d'Acier.

– Le mien, avec Kishanlal », dit Nila en lui tendant le document.